Document generated on 08/06/2025 7:08 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Maurice Henrie, Luc LaRochelle, Claudine Dugué

Sébastien Lavoie

Number 138, Summer 2010

URI: https://id.erudit.org/iderudit/62369ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lavoie, S. (2010). Review of [Maurice Henrie, Luc LaRochelle, Claudine Dugué]. *Lettres québécoises*, (138), 34–35.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

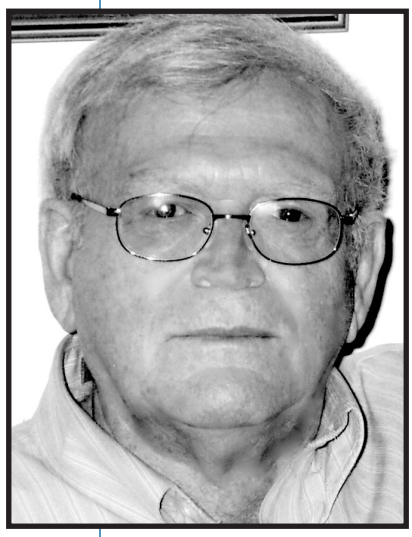
https://www.erudit.org/en/

☆☆☆

Maurice Henrie, *Le jour qui tombe*, Ottawa, L'Interligne, 2009, 224 p., 18,95 $.

Conformisme et **rébellion**

Le côté dérisoire du monde apparaît teinté d'une ironie plus détachée que grinçante… *Le jour qui tombe* aurait gagné à s'appeler *La vie secrète des grands bureaucrates*, mais son auteur a jadis publié un livre sous ce titre.



MAURICE HENRIE

Fernand « s'intéressait surtout à l'infiniment petit » (p. 47). Un jour, il remarque que l'axe de la couronne de sa montre-bracelet en or est décentré et il en est fort troublé. Il va demander conseil à son ami, l'horloger Bertrand, et décide de faire changer ladite couronne. Les jours passent et l'insatisfaction de Fernand augmente. Il réalise, après avoir tenté de gommer quelques aspérités de sa nouvelle couronne, qu'elle n'est qu'en or plaqué. Il finit par se brouiller avec son ami horloger puis, à la suite d'une « idée de génie » (p. 51), il peinture sa couronne couleur or. L'opération est un succès, et notre héros peut désormais marcher dans la rue la tête haute, sans que les passants se moquent intérieurement de lui, « conscient de porter en lui-même cette parcelle de génie qui le distingu[e] si clairement des autres humains » (p. 52).

Un homme se met à jouer au bon Dieu : « J'adore imiter le Bon Dieu, je le prends pour modèle, je m'inspire de lui, de ses actions, de toute sa création. » (p. 153) Un jour, il marche délibérément sur une grenouille ; un autre tantôt, c'est un chat avec une patte cassée qu'il recueille et soigne. Une autre fois, marchant près de la marina municipale, il décide de détacher une chaloupe verte, « pensant à la surprise et, surtout, à la colère du proprio lorsqu'il s'aperce[vra] de sa disparition » (p. 156), mais son geste lui vaut de sauver la vie d'un nageur en difficulté… Notre homme a beau faire des « geste[s] illogique[s] et sans aucun motif » (p. 157), est-il un disciple digne du bon Dieu pour autant (« Le disciple ») ?

NÉVROSE SYMPATHIQUE ET DÉSIRS SATISFAITS

C'est dans le monde du désir comblé et de la névrose sympathique que nous sommes conviés. Un monde qu'il est préférable de voir par le petit bout de la lorgnette (« La quatrième puissance »), un monde où la vieillesse est asphyxiée par le progrès (« Oxygène »), où ce ne sont plus les rebelles, mais les bonnes gens désœuvrés qui sont désormais sans cause (« Barbotes », « Le donneur »), où l'autre — c'est-à-dire celui ou celle qui était appelé jadis l'« être aimé » — est interchangeable (« Jet set », entre autres), mais où le pays est enraciné dans le cœur (« Saguaros »).

L'aspect superfétatoire de toute chose est dans le sous-texte, qui se tient en périphérie d'un monde où priment la cruauté et le désenchantement. Un monde où le loup est un loup même pour le loup (« Sonatine ») et où le côté dérisoire de tout est souligné à gros traits. On y trouve quelques comparaisons savoureuses : « C'est comme si on menait une charge de cavalerie dans un marais. » (p. 110) Ainsi que quelques irrévérences : « Un jour, contre toute attente, un politicien se mit à penser. » (p. 136)

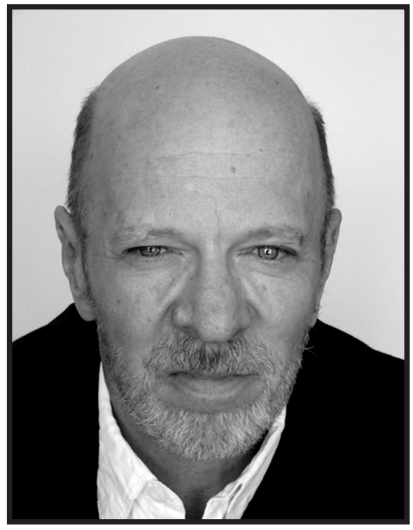
Si j'étais moi, j'achèterais ce livre comme il se doit : sans grande espérance que cela change quoi que ce soit à mon malheur ordinaire ou à mes prétentions. Mais je parle pour parler. Je l'ai reçu en service de presse.

☆☆

Luc LaRochelle, *Hors du bleu*, Montréal, Triptyque, 2009, 152 p., 19 $.

Mosaïque **byzantine**

« T'es trop vieux pour les jeunes. T'es trop jeune pour les vieux », chantait jadis Plume Latraverse. Trop vieux pour les jeunes ? Pas toujours ! Trop jeune pour *Hors du bleu* ? C'est peut-être bien ça…

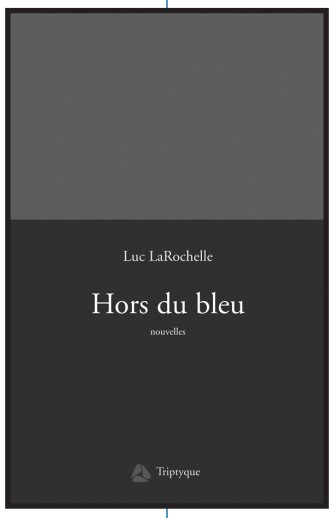


LUC LAROCHELLE

Il est toujours extrêmement agaçant de lire un livre et de sentir que le moteur de l'auteur nous échappe. L'an dernier, j'ai tenté d'exprimer à Naïm Kattan la frustration que j'avais ressentie à la lecture d'un passage de *L'amour reconnu* dans lequel ses deux protagonistes riaient de l'amour d'un couple de jeunes qui s'embrassaient sous leurs yeux à bouche que veux-tu… Le narrateur disait qu'à leur âge ces jeunes ne pouvaient pas comprendre le vrai sens de l'amour, qu'il leur fallait atteindre un certain âge… sans jamais qu'il ne donne sa *vraie* définition de l'amour.

Ici, le choc n'est pas si frontal, mais je sais bien que je n'ai souvent pas pu me pénétrer totalement des sentiments véhiculés par les personnages de cette trentaine de nouvelles, personnages souvent jeunes quinquagénaires et presque

toujours en train de faire des bilans. Je n'ai donc pas tout à fait saisi l'âme de ce recueil en quatre parties. Il ne me reste qu'à en livrer une analyse clinique, façon autopsie.



BILAN

Notre sujet est petit et parfois mince. Il est composé de trente et une nouvelles réparties en quatre sections. L'action est principalement située au sud des États-Unis et au Québec, mais on y rêve aussi de l'Afrique. Il est à noter que la deuxième partie, qui compte deux courtes nouvelles, est écrite en anglais. L'écriture est sobre, directe, nécessairement économe vu la brièveté des histoires, et repose presque toujours sur la chute qui est rarement ouverte (ce qui ne me déplaît pas tant que je peux m'imaginer, en cours de lecture, que le punch puisse être d'un autre ordre…) De facture réaliste, les récits ne s'attardent sur des détails que lorsqu'il s'agit de singulariser les histoires ou le décor. Elles peuvent parfois virer à l'onirisme… sans que l'auteur en prévienne le lecteur. Une ou deux formules clichés du genre « Elles sentaient la sueur et le parfum bon marché » (p. 49) sont à noter, ainsi que deux phrases amputées, dont l'une me fait dire que l'éditeur n'a pas su mener à bien son ultime relecture (« Daniel une pause », p. 39 ; page 119 pour l'autre amputation). Sinon, on note généralement au dossier de l'auteur un énorme talent pour planter un décor, pour caractériser ses personnages rapidement sans jamais sombrer dans les archétypes et arrivant parfois même à les déjouer. On lui accorde aussi des points pour les chutes de ses histoires.

Permettez un hourra ! pour la nouvelle intitulée « Introduction » (p. 119-120) où l'auteur ridiculise en peu de mots un type bien particulier de roman : « [...] j'ai décidé d'aller dans une direction nouvelle : un roman de l'ennui. Vous me direz que cela risque de ressembler à du nouveau roman. Mais non. » (p. 130)

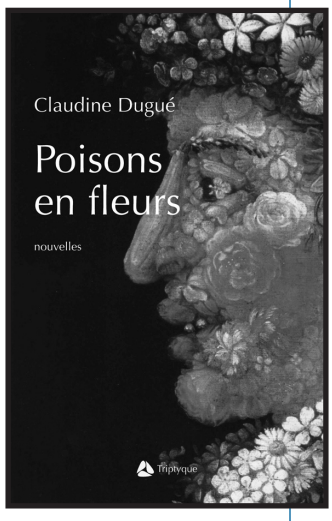
Quant à me lier aux états d'âme des personnages, comme je l'ai dit en ouverture, ce n'est pas ma tasse de thé.

✖

Claudine Dugué, *Poisons en fleurs*, Montréal, Triptyque, 2009, 155 p., 19 $.

We are not amused

Dans *Écriture*, Stephen King disait qu'il arrive qu'un aspirant écrivain se rebiffe devant une œuvre particulièrement mauvaise en s'écriant : « Quoi ? On publie ça ? Ce que j'écris en cachette est cent fois meilleur ! » À toutes ces chenilles sur le point d'éclore, je dis : allez lire *Poisons en fleurs*.



J'ai cherché longtemps, mais je n'ai pas trouvé trace de canular. J'ai cherché des qualités à ce recueil, et je me suis résolu à vanter un certain vocabulaire, puisque j'ai tout de même cherché quelques mots dans le dictionnaire, mais je ne cache pas que je vante cet aspect comme il m'arrive de complimenter la ponctualité des gens qui ne m'inspirent rien de bon.

EN DIRECT DE NULLE PART

L'auteure est née en France, ça au moins on le sait, mais on est bien en peine de situer, ne serait-ce que sur un continent, la plupart de ses vingt-deux histoires. Je veux bien faire semblant de considérer l'idée qu'en gommant les références locales, on s'ouvre des possibilités sur le marché international, mais il y a aussi des limites à l'assujettissement à des principes abstraits et brumeux, limites clairement atteintes ici :

[Dans un taxi.]

— Je vous dépose à quel endroit ?

— Au magasin de musique.

— Lequel, monsieur ?

— Le plus réputé. Celui qui vend des instruments de marque et de qualité professionnelle (p. 119)

Mais me voilà à ergoter alors que je devrais rendre compte de problèmes plus fondamentaux. Du côté déstructuré de plusieurs nouvelles, par exemple. Ou d'apartés impromptus, de ruptures de ton, de personnages ou de situations qui surgissent comme une roche sur la soupe… Disons que ça *splouche* beaucoup. Prenons « La bouteille d'huile d'olive ». Celle-là a l'heur d'être située, puisqu'il s'agit d'un quadragénaire probablement puceau de la Nouvelle-Écosse qui se met en tête d'« écrire une lettre d'amour à une inconnue » (p. 96). Il ne boit « ni vin ni bière » (p. 97) et c'est donc dans une bouteille d'huile d'olive qu'il confie ses haïkus sentimentaux à l'océan (le projet a évolué légèrement). Huit ans plus tard, alors que les « grammairiens se sont enfin entendus sur la féminisation de l'orthographe des professions » (p. 97), une sculpteure trouve la bouteille en se piquant le doigt sur un clou rouillé. Le docteur, qui lui fait une injection contre le tétanos, lui trouve un air pâlot et la convainc de passer quelques tests. Puis, elle prend contact avec ce puceau qui a piqué sa curiosité, le rejoint et ils passent l'essentiel des pages à se rapprocher du moment des mamours… Ce moment venu, elle retourne chez elle, prétextant des obligations professionnelles, où elle trouve une lettre de son médecin qui lui annonce qu'elle a le sida. Fin. Voilà de quoi réveiller l'adolescent en nous : Rapport ?

Pour tout dire, on croise même en ces pages un bon sauvage, un Africain qui répond dans un très beau nègre à une petite fille qui lui demande s'il sait lire : « Les mots sur le papier brûlent tel un feu de brousse, mais les paroles mêlées au souffle instruisent d'homme à homme. » (p. 140)

Il faudrait aussi parler des personnages qui ont une trop bonne mémoire, des rêves hyperréalistes, des clichés qui s'incarnent de toutes les manières possibles… mais je n'en jetterai plus, car la cour est dans l'état que vous constatez.